



culturematch



Muriel Mayette

DE LA MAISON DE MOLIÈRE
À LA VILLA MÉDICIS

*Depuis septembre dernier,
l'ex-directrice de la Comédie-Française
a pris les rênes de l'Académie de France, à Rome.
Une institution qui fête cette semaine ses 350 ans.*

PHOTOS VINCENT CAPMAN



Dans l'escalier majestueux, sous l'œil de la statue du Roi-Soleil, vous croisez Leonardo DiCaprio accompagné d'une troupe de gros bras et de petites mains. La semaine précédente, c'était Richard Gere. Toutes les divas de passage à Rome veulent visiter la fameuse Villa Médicis, le plus beau palais de la capitale, planté sur le toit de la colline du Pincio. Un lieu de rêve où, depuis 1803, vivent les pensionnaires de l'Académie de France créée par Colbert en 1666. Aujourd'hui, on se demande à quoi sert ce somptueux paquebot qui, vu de Paris, semble marcher à la rame. Alors que l'institution fête, cette semaine, ses 350 ans, nous avons donc rencontré Muriel Mayette, sa nouvelle directrice. Inutile de dire que sa nomination a fait des jaloux. On l'a attribuée à l'amitié de son mari, Gérard Holtz, avec Manuel Valls. Chez nous, il y a toujours des « consciences » enchantées de leur propre parcours pour s'indigner qu'on pense à d'autres qu'eux. Déjà visée par la polémique à la Comédie-Française qu'elle a dirigée pendant huit ans, Muriel Mayette a laissé glisser le fiel comme l'eau sur les sirènes. Mais, puisqu'il est interdit de s'assoupir dans ce décor d'une simplicité aussi royale que cistercienne, elle nous parle de ses projets.

UN ENTRETIEN AVEC **GILLES MARTIN-CHAUFFIER**

Paris Match. Depuis votre prise de fonction, vous êtes-vous familiarisée avec la langue de Dante ?

Muriel Mayette. Je ne parlais pas du tout italien avant de venir à Rome. Mais je prends des cours chaque jour ou presque. Et je ne lis que de l'italien : des journaux et des romans ; en ce moment, dictionnaire à la main, je suis dans Italo Calvino. Ce qui importe, c'est l'accent. Et pour ça, être un acteur est un atout. De même que le travail de mémoire pour retenir les mots est un peu notre spécialité. Je passe des caps, à présent je peux même improviser quand on me pose une question embarrassante.

Au Français, vous aimez le théâtre italien ?

Etrangement, alors qu'on est très riche en pièces anglaises, allemandes ou russes, la Maison manquait de répertoire italien, espagnol ou portugais. J'ai fait entrer "La grande magie" d'Eduardo De Filippo ; j'ai mis en scène Dario Fo ou "La festa" de Spiro Scimone ; j'ai fait aussi jouer au Vieux-Colombier "La maladie de la famille M." de Fausto Paravidino qui est un véritable Tchekhov contemporain. Il y a dix ans, j'avais joué du Pirandello, et j'ai même fait une tournée en Italie et en italien d'une pièce de Gogol : "L'inspecteur général".

Hier, première administratrice du Français ; aujourd'hui, première directrice de la Villa Médicis. Une femme dirige-t-elle différemment ce genre d'institution ?

Il y a forcément une dimension féminine qu'on ne maîtrise pas. Mais il ne s'agit pas d'être maternelle avec les sociétaires ou avec les pensionnaires. Ce qui compte, c'est de confier ces institutions à des artistes. Ils ont un regard plus intuitif que de hauts fonctionnaires ; presque visionnaire, parfois. Notre présence est légitime. A la Villa, le directeur est comme un metteur en scène ou un chef d'orchestre : on ne joue pas soi-même de tous les instruments. Mais, comme au théâtre où il faut faire travailler ensemble comédiens, costumiers, éclairagistes, décorateurs, à la Villa, je dois coordonner une équipe et veiller à ce que personne ne prenne le pas sur l'autre. Pour cela, avoir une bibliothèque dans

le cœur est aussi utile qu'un diplôme de l'Ena dans le cartable. J'ai quitté l'école à 16 ans pour jouer. Vivre avec les autres a été mon école. Et c'est une bonne école.

Colloques, expositions, spectacles, soirées... A tout moment, il se passe quelque chose à la Villa. Quelle est sa mission : musée, atelier, salon, consulat intellectuel de France ?

Rien de tout ça ! La Villa est d'abord une maison d'artistes. Dans les statuts rédigés par Colbert, notre première mission est d'abriter des pensionnaires. Un an dans ce cadre, c'est parfois très important pour acquiescer à ses propres yeux une légitimité. Ensuite, il y a la mission patrimoniale : entretenir la Villa. Préserver ce lieu magnifique ne signifie pas le figer. Balthus l'a repeint et remeublé comme un décor de théâtre. Richard Peduzzi a imprimé une esthétique différente, passé au blanc les plafonds de Balthus, installé un éclairage en rupture violente avec le cadre Renaissance, redessiné les parterres... Evidemment, certains s'indignent. Au théâtre, c'est pareil. Nos mises en scène sont souvent accusées de trahison. Et tant mieux ! On ne joue plus comme Sarah Bernhardt. Eh bien, à la Villa, si on trahit, il faut une vraie trahison ! Cette maison est trop forte pour accepter le bricolage. Ce qui manque aujourd'hui, c'est la lumière. Je vais en amener une nouvelle. Je proposerai un musée de lumières dans le jardin. Chacun des seize carrés sera confié à un plasticien. Yann Kersalé supervisera le tout. Enfin, il y a la mission de programmation. Depuis le passage de Frédéric Mitterrand, elle est beaucoup plus ouverte.

Quelle sera la vôtre ?

Je veux toucher le public, une programmation élitiste est beaucoup plus facile à concevoir qu'une programmation populaire. Pour moi, dans cette période de doute sur notre propre civilisation, la culture doit faire en sorte que les gens soient bien entre eux. Qu'à la Villa ils n'aient pas peur de pousser notre lourde porte. Tous les jeudis, on aura un "salon de l'intelligence". Ce sera gratuit et, le temps d'un concert, d'une projection, d'une master class ou d'une performance, on rencontrera des artistes de tous domaines : Valeria Bruni Tedeschi comme Salvatore Sutti, Cyril Mokaïesh ou Hervé Boudon... Il y aura aussi des spectacles dans



« DANS CETTE PÉRIODE DE DOUTE SUR NOTRE PROPRE CIVILISATION, LA CULTURE DOIT FAIRE EN SORTE QUE LES GENS SE SENTENT BIEN ENTRE EUX »
Muriel Mayette

les jardins, une "nuit des étoiles" pour partager leur sublime décor. La science et l'art ont des choses à se dire.

C'est pour cela que vous avez choisi Yves Coppens pour Nouveau Prix de Rome, qui est comme le parrain des pensionnaires ?

A Rome, le terme "parrain" est un peu connoté. Mais Yves Coppens est un être exceptionnel, et la science peut énormément apporter à la création. Et inversement car l'intuition est essentielle dans la recherche. Yves Coppens servira de miroir au travail de nos pensionnaires. A ceux qui font du "street art", je l'entendais l'autre jour parler des hiéroglyphes ; c'était passionnant. Son rôle, c'est de leur inspirer confiance. Il vient régulièrement à la Villa, deux ou trois jours par mois.

Vous-même, contrôlez-vous le travail des pensionnaires ?

Il y a des siècles que Paris se pose des questions sur le travail de ces "privilegiés" reçus à Rome. Je ne les contrôle pas ; j'essaie de leur donner du temps et des moyens pour sortir vainqueur de cet exil. Car ce n'est pas facile de partir un an dans un cadre superbe mais monacal pour s'isoler avec soi-même. J'organise des dîners avec eux, je fais le tour des ateliers, je les accueille quand ils ont quelque chose à me dire. Il ne s'agit pas de faire la police mais de faciliter les rencontres entre eux.

Autrefois, il n'y eut que des peintres et des sculpteurs puis des architectes et des historiens d'art, ensuite des musiciens et des écrivains. A présent, tous les métiers de création sont accueillis, jusqu'aux cuisiniers, même s'il manque encore certaines disciplines comme la mode, alors que Paris et Rome sont les deux capitales de cet art. De ces rencontres doivent surgir des associations, des idées, des projets, des amitiés.

La Villa échappe-t-elle aux restrictions budgétaires qui frappent la culture ?

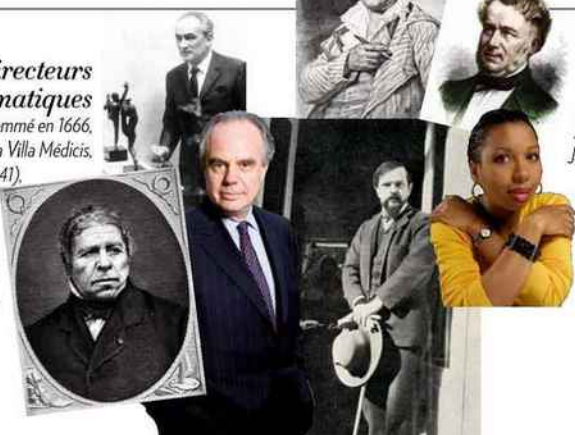
Personne n'y échappe. L'époque ne l'autorise plus. Notre budget est d'environ 9 millions d'euros, dont 2 millions générés par nous-mêmes grâce à l'action, en particulier, de Frédéric Mitterrand qui a initié les visites payantes, les expositions, les chambres d'hôtel... Je vais tenter d'attirer des mécènes, comme je l'avais fait au Français, en lançant des cartes d'ambassadeur de la Villa. En les invitant, en leur parlant de nos projets, je leur proposerai de les partager avec nous. Peut-être aussi pourrai-je créer un fonds de dotation pour donner une autonomie à l'institution. Mais je dois d'abord obtenir l'accord du conseil d'administration.

Si on veut que le cœur de la maison batte en permanence, il faut des moyens. Ce sera aussi mon combat. ■

L'histoire de la Villa

Ses directeurs les plus emblématiques

Depuis le peintre Charles Errard, nommé en 1666, 40 directeurs différents ont pris la tête de la Villa Médicis, parmi lesquels **Ingres** (1834-1841), **Horace Vernet** (1829-1834), **Carolus-Duran** (1905-1912), **Balthus** (1961-1977), le scénographe et décorateur **Richard Peduzzi** (2003-2008) et **Frédéric Mitterrand** (2008-2009).



Ses illustres pensionnaires

LES ARTISTES Jean-Honoré Fragonard, François Boucher, Jacques-Louis David, Jean-Baptiste Carpeaux, Jean-Antoine Houdon, Yan Pei-Ming...
LES ARCHITECTES Victor Baltard, Charles Garnier...
LES COMPOSITEURS Hector Berlioz, Charles Gounod, Georges Bizet et Claude Debussy...
LES ÉCRIVAINS Hervé Guibert, Marie NDiaye...